

## Qui sont les filles ?

LENA DUNHAM, *Girls*, HBO, 2012-2013, 20 × 30 min.

LENA DUNHAM, *Tiny Furniture*, États-Unis, 2010, 98 min.

Martine Delvaux

---

Numéro 300, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69437ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Delvaux, M. (2013). Compte rendu de [Qui sont les filles ? / LENA DUNHAM, *Girls*, HBO, 2012-2013, 20 × 30 min. / LENA DUNHAM, *Tiny Furniture*, États-Unis, 2010, 98 min.] *Liberté*, (300), 52–52.

# Qui sont les filles ?

Comment devenir une *girl* selon Lena Dunham.

MARTINE DELVAUX

**D** EPUIS AVRIL 2012, l'une des télé-séries à ne pas rater, c'est *Girls*, une création de Lena Dunham – jeune cinéaste approchée par HBO après le succès de son premier long-métrage, *Tiny Furniture*. Dunham écrit et réalise la série en plus de jouer dans *Girls*, comme c'était le cas pour son film. Elle y propose une incursion dans l'univers de jeunes filles au début de la vingtaine, fraîchement diplômées, intelligentes, drôles et créatives, mais un peu paumées, abandonnées au monde des grands à la manière d'Alice au Pays des merveilles après avoir vidé le flacon. *Tiny Furniture*, filmé principalement dans le loft des parents de Dunham à Tribeca, raconte le retour d'Aura à la maison après ses années d'université. Le film est quelque chose comme le journal intime d'une jeune fille, laissé ouvert sur le comptoir de la cuisine. Dans *Girls*, Hannah (jouée par Dunham) et trois amies tentent, tant bien que mal, de commencer leur vie d'adulte dans un New York qui ne veut pas d'elles. Le drame est identitaire : « I am busy trying

**LENA DUNHAM**  
*Girls*, HBO, 2012-2013,  
20 x 30 min.

**LENA DUNHAM**  
*Tiny Furniture*, États-Unis, 2010, 98 min.

to become who I am», explique Hannah à ses parents. Les dialogues de *Girls*, écrits avec un comique banal et absurde qui ne repose pas sur le levier de blagues, peuvent rappeler ceux de *Seinfeld*, ce «show about nothing» dont on connaît le succès : il ne se passe rien, ou ce qui se passe n'est pas sérieux, comme chez des enfants qui jouent à faire semblant. Ici, les personnages, c'est un groupe de filles : «Smart girls making stupid decisions...»

La mère photographe de *Tiny Furniture* – comme Laurie Simmons, la mère de Dunham dans la réalité –, photographie des meubles miniatures disposés à côté de corps humains pour créer un effet d'étrangeté. De façon analogue, la série *Girls* donne l'impression qu'on se trouve dans une maison de poupées. Mais ce n'est pas que les *Girls* sont trop jeunes, c'est que le monde est trop petit pour elles. Les filles débordent, comme Dunham et sa «chubby attitude» (c'est son expression); elles dépassent les bornes.

Dunham, pour qui détester son corps n'est ni sa tasse de thé ni la croix qu'elle veut porter, répand son corps à l'écran. Taxée de boulotte, elle en profite d'autant plus pour saupoudrer son émission de scènes où on la voit nue, refusant dès lors l'anorexie télévisuelle. Cette performance corporelle, signalée par tous, est au centre de ce que fait *Girls*. Controversée, l'actrice a tout entendu, depuis les applaudissements jusqu'aux insultes, l'exposition de son corps félicitée au nom de la cause des femmes et honnie pour des questions de goût et de beauté. Mais, au final, ce corps métonymique, comme le titre même de l'émission, en dit long.

*Girls* est un méta-titre. C'est un titre qui, au fond, ne nomme rien d'autre qu'une catégorie : celle des filles. Dunham dit qu'elle rêve de voir vieillir les filles de l'émission pendant que le titre, lui, ne changerait pas – comme un vêtement qu'on doit forcer sur soi parce qu'il n'est plus de la bonne taille et dont la familiarité se double alors d'une étrangeté. Les filles sont des *girls* et elles le resteront. Elles

ne sont pas des *ladies* et elles ne le deviendront pas, comme en témoigne cette discussion autour d'un ouvrage lu par deux d'entre elles, *Listen Ladies : A Tough Love Approach to the Tough Game of Love* :

Hannah : Who are the ladies?

Shoshana : Obvie, we're the ladies!

Jessa : I'm not the ladies!

Shoshana : Yes you are! You're the ladies!

Jessa : You're being unfair. You can't force me to be the ladies!

Shoshana : OK. I'm the lady, she's the lady, you're the lady, we're the ladies!

*Girls* contre *ladies* : le devenir-fille s'oppose à l'être-dame.

Les *girls* sont des filles de bonne famille qui ne font ni ne disent grand-chose; on a d'ailleurs accusé Dunham de faire du «cinema of unexamined privilege». Mais, impudiques, iconoclastes, irrévérencieuses, imprévisibles, imparfaites et maladroites, on les voit avancer dans la vie un petit ratage à la fois, perpétuellement décalées. *Girls* est *off* (comme on le dit d'une voix) et *off-stage* – dans les coulisses que sont la vie privée, l'intime et l'énonciation d'une «réalité» qui en passe par l'auto-dérision. De fait, si *Girls* traduit la voix des filles d'une génération à New York – «I think I am the voice of my generation», dit Hannah –, néanmoins quelque chose cloche, il y a un piège. Hannah rectifie ses paroles : «or at least a voice of a generation».

*Girls* est à la fois un ensemble (toutes les *girls*) et une singularité (les *girls*, ces *girls-ci*, des *girls*...). Les filles de Dunham sont plus grandes que le titre de l'émission, les membres de leur classe ne pourront jamais être comprises à l'intérieur d'elles. À l'intérieur de cette classe, chaque fille est juste assez différente de la suivante pour ne pas mettre en péril l'ensemble. Mais cette image d'homogénéité (le «toutes pour une» du groupe) est une fausse piste. L'écart qui sépare les *girls*, ce petit peu qui les différencie, figure le jeu entre chaque *girl* et elle-même – ce «je est un autre» qui fédère leur identité. Car malgré les apparences, les *girls* échapperont toujours à leur catégorie. Elles sont en marge, en péril, et sans cesse elles se désidentifient. Et n'est-ce pas là, au final, le pouvoir des filles? N'est-ce pas ainsi qu'elles en viennent à incarner cette *jeune-fille* dont Gilles Deleuze disait qu'elle était la première victime mais qu'elle devait aussi servir d'exemple et de piège?

Si les *girls* de Lena Dunham présentent un piège, c'est à cause de ce «devenir» qu'elles embrassent. Un devenir qui n'est pas celui des dames. Un devenir qui ne finira jamais, parce que les filles n'en auront jamais fini avec la *jeune-fille*... **L**

Malgré les apparences, les *girls* échapperont toujours à leur catégorie. Elles sont en marge, en péril, et sans cesse elles se désidentifient. N'est-ce pas là, au final, le pouvoir des filles?